

Hassan SEFFOUR

Partie 2

Date de l'entretien : jeudi 17 septembre 2009

Lieu de l'entretien : foyer Adoma, 151 cours du Médoc, 33000 Bordeaux

Enquêteurs : Anne-Cécile GODARD et Ahmed NOKRI

Technique : Emmanuelle DUBOIS

ATTENTION ! Les annotations entre crochets en italique [*annotation*] sont des indications du Rahmi pour aider à la compréhension de l'entretien.

ANNE-CECILE GODARD – À la fin de ce premier séjour en Indochine, vous êtes revenu au Maroc c'était en quelle année ?

HASSAN SEFFOUR – En 1950 après la... comment dirai-je... Après la fin de la guerre quoi ! En 55...

En 55...

Oui, en 55, 1955.

AHMED NOKRI – Et au niveau de l'engagement, il y avait un engagement sur combien de temps ?

Quatre ans !

Quatre ans, ou deux ans...

Quatre ans. C'était quatre ans... Quatre ans jusqu'à...

Donc sans arrêt...

Oui, sans arrêt

Il n'y avait pas de permission, pour un retour ou... ?

Non ! Là-bas, en Indochine, on n'avait pas de permission. Mais une fois rentré au Maroc, j'ai pris ma permission, j'ai pris... On est d'abord partis de Saïgon pour aller à Marseille. On débarquait à Marseille. De Marseille, on a pris le bateau, jusqu'à Oran. On a traversé aussi la frontière algérienne-marocaine, de nouveau. Arrivée à Tazaa. C'est là que je prenais ma permission, à Tazaa. J'ai cent quatre-vingt jours... cent quatre-vingt-cinq jours de permission. Une fois terminés les cent quatre-vingt-cinq jours de permission... je suis retourné à Tazaa. Alors, à Tazaa, on prenait tous les gens qui venaient de l'Indochine, on les affectait... Une affectation par régions, dans le Maroc ! Dans l'armée française...

Moi, comme j'étais opérateur radio... tous les gens ils les envoyaient dans les spahis pour monter sur les chevaux. Mais, moi, le seul, ils m'ont envoyé à Rabat au 1^{er} chasseur... au 1^{er} régiment de chasseurs d'Afrique. C'est un régiment français, totalement français. C'est là d'ailleurs où je me suis placé. Je suis parti à Rabat. Je suis resté avec ce régiment jusqu'à l'indépendance. J'étais très, très bien vu, j'étais très bien accepté et tout...

Justement... On aimerait bien savoir quand est-ce que vous avez eu la promotion en termes de grades et comment ça s'est passé, puisque c'était en Indochine ?

Oui c'était en Indochine. J'étais jeune... vous voyez... J'étais inscrit sur le tableau d'avancement, mais une fois arrivé au Maroc, à ce moment-là, j'ai été promu, j'accroche mes grades. Parce que j'étais jeune...

Et là, vous étiez dans des groupes dispatchés sur le Maroc, est-ce que ça a à voir avec les goumiers ?

Non, les goumiers non. Parce que c'était pas une armée régulière les goumiers.

Est-ce que vous pouvez nous en parler un petit peu, pour expliquer, parce qu'on a entendu parler d'anciens combattants, goumiers, militaires... Est-ce que vous pouvez nous expliquer un petit peu plus ?

Les goumiers, par exemple, on les appelait « Force chérifienne ». Les forces chérifiennes automatiquement c'était des goumiers, ils dépendaient soi-disant du roi, à l'époque du sultan. Et ces gens-là... c'est pas n'importe lesquels qui rentrent dans les goumiers... qui étaient recrutés dans les goums. Les goums, c'était les gens du Moyen-Atlas, du Grand-Atlas, des berbères quoi, presque... et les gens du Nord, surtout de la zone Nord, les Jbala.

Ces gens-là, ils n'avaient pas le droit, par exemple, d'avoir leurs cheveux, il fallait qu'ils se rasent la boule à zéro, souvent. Ils avaient le droit juste de dresser un truc... un Garne...

Une couette...

Ça, ils avaient le droit. Ils n'avaient pas le droit de porter, par exemple, des souliers, ils avaient le droit juste de porter des sandales. Ils avaient le droit aussi de porter un... turban sur les pieds, c'est comme les guêtres. À l'armée, on portait des guêtres, mais eux c'était un... turban grand comme ça qu'ils nouaient jusqu'aux genoux.

Autre chose... Ils n'avaient pas de cuisine. Il n'y avait pas d'ordinaire chez eux. Ces gens-là on paye... on les paye l'ordinaire, on leur donne de l'argent, ils se mettent dix à quinze bonhommes, ou à sept, ils se groupaient, et le... monsieur qui est marié parmi eux, la femme, elle prépare à ces gens-là, dix ou quinze par exemple donc, c'est elle qui prépare le manger pour ces gens-là.

Autre chose... ils étaient les bêtes noires des... des tirailleurs... et des spahis. Oui, parce qu'on ne les aimait pas, franchement. Parce qu'ils menaient une vie totalement différente des autres armées. Aussi, question d'avancement par

exemple, de leur grade, il n'y avait pas beaucoup de grades pour eux. Même en appellation, c'était différent, il y en a qui s'appelaient... Awane Ada... Marounawane Elari. Ils ne disaient pas sergent ou caporal.

D'accord, c'était des aides...

C'est ça !

ANNE-CECILE GODARD - Vous avez travaillé donc pour l'armée française, à Tazaa, jusqu'à l'Indépendance.

C'était pas à Tazaa, j'étais à Rabat.

À Rabat, pardon ! Quel était votre poste, votre mission ? C'était toujours les télécommunications ?

Dans les transmissions, toujours. Dans les transmissions, j'ai passé d'autres stages, j'ai passé, par exemple, j'ai passé des stages technicien... opérateur, après technicien. J'ai passé en France ici. J'étais à... Montargis, dans une grande école internationale... en France. J'ai passé mon échelle 4, mon échelle 3...

Dans quelle ville en France ?

A Montargis, Loiret. À 80 kilomètres de Paris, je crois...

Combien de temps ce stage, vous vous souvenez ?

Je suis passé plus de trois fois, c'est pas les mêmes stages. J'ai passé une année à... Loiret là... à Montargis. Après je suis retourné...Trois fois.

Avant 1956 donc...

Oui, oui.

D'accord...

Après, je suis parti même... Je suis parti en Amérique ! Oui, oui ! J'ai fait l'anglais parce que je faisais deux ans et demi à la base américaine là... J'ai appris l'anglais là-bas parce qu'il fallait que tout type qui parte aux Etats-Unis, il faut qu'il sache au moins écrire et parler l'anglais... Ben, toujours dans le domaine des transmissions.

En quelle année êtes-vous partis aux Etats-Unis, et c'était dans quelle ville ?

Oui, c'était à l'époque... dans l'Armée royale, ça. C'était pas dans l'armée française quand je suis parti en Amérique.

Ah d'accord, justement à la fin du protectorat, au moment de l'indépendance, que s'est-il passé pour vous ?

Moi, j'étais... Je voulais partir parce qu'il y a quand même l'indépendance... Je voulais être intégré à l'Armée royale.

D'accord...

Ils ont choisi les gens, bien sûr, les officiers et tout, moi je n'étais pas choisi. Pourquoi ? Parce que, vu que j'étais un bon élément, bon travailleur et tout, ils ont choisi d'incorporer les gens qui étaient un peu supportables, un peu... Oui ! Moi, je travaillais bien et tout, mes chefs, ils ont pas voulu m'accorder ça, alors moi j'ai demandé le rapport du capitaine, et je lui ai dit, « *Écoutez, moi, il y a l'indépendance, je voudrais quand même, être intégré à l'Armée royale, mon pays il a l'indépendance et tout...* ».

Alors le capitaine m'a dit, « *Écoute tu es jeune, tu travailles bien, nous sommes très, très fiers de ton travail, on ne va pas te lâcher comme ça. Il vaut mieux que tu restes avec nous, et tu seras, ça c'est sûr et certain, à la fin tu seras officier toi !* »

J'ai dit, « *Non, j'ai assez travaillé pour la France, je voudrais quand même... je voudrais quand même être intégré à l'Armée royale* ». Bon sur ma demande, je vous le dit, j'ai écrit ma demande. Le capitaine il me dit, « *Non, moi je refuse votre demande* », il a mis « *Avis défavorable* », il l'a envoyée au colonel...

C'était la même chose, le colonel m'a convoqué. Il a dit au capitaine, « *Il faut le voir...* »... C'était le jour du vendredi, il recevait tous les gens qui demandent le rapport, son rapport là... Alors j'ai changé ma tenue, le capitaine m'a accompagné jusqu'à chez le colonel.

Voilà, il me dit, « *Pourquoi tu veux nous laisser comme ça ? Il vaut mieux que tu restes avec nous parce que tu seras officier. Il y a la guerre d'Algérie, on va partir en Algérie, je te promets que tu seras encore promu* ».

Je lui ai dit, « *Mon colonel, je m'excuse, moi, je peux pas continuer...* ». Il a dit, « *Non, je te donne quinze jours, il faut réfléchir...* ».

Malgré ça, il m'a convoqué une deuxième fois, et je lui ai dit, « *Non* ». Le colonel il m'a dit, « *Écoute, c'est ton choix, tu l'as pris, tant pis pour toi. Mais tu vas regretter après* ». Je lui dis, « *Pourquoi ?* ». Et il me dit, « *Parce que, nous, on va partir du Maroc, le Maroc est indépendant maintenant.* »

Le colonel avait une photo du premier ministre, premier gouvernement Bekaï, M'Barek Bekaï le premier ministre du premier gouvernement de l'indépendance. Et il était officier, comme lui, il a mis une photo, à la cavalerie, ils se sont photographiés sur des chevaux.

Il retire la photo et il me dit, « *Tu le connais celui-là ?* ». Je lui ai dit, « *Oui, c'est le premier ministre marocain du gouvernement à peine formé* ». Il me dit, « *Ça, par exemple, c'est la même promotion* » que moi. Voilà, moi je suis lieutenant-colonel, lui il est déjà premier ministre. Et il me dit, « *Il y a une grande différence entre un colonel et un premier ministre* ».

Moi il me chantait tout ça pour que je reste. Je lui ai dit, « *Moi colonel, je voudrais partir...* ». Il me dit, « *Nous, on part, mais on laisse nos enfants ici au Maroc.* ». Je lui ai dit « *J'ai pas compris, vos enfants vous allez les prendre avec vous ?* ».

Et il me dit, « *Non ! Nos enfants ce sont ces officiers qu'on a formés, les fils de notables, les fils de caïd, les fils de commissaire, les fils, les fils, les fils...* ». Parce que c'était ces gens-là qui étaient dans les différentes écoles militaires et tout.

Il me dit, « *C'est ceux-là qui vont commander le pays. C'est ceux-là qui vont gouverner le pays. Et vous allez être mal, très mal, très mal à l'aise avec ces gens-là* ». Il me dit, « *Rappelle-toi bien ce que je te dis...* »

Et ça c'est vrai, en effet ! Parce que, j'ai vécu quand même longtemps là-bas, on s'est retrouvés avec ces gens-là, ces officiers qui étaient avec les Français... Ces gens... ils ne faisaient rien qui compte pour le pays et pour la population...

Ce sont des gens qui étaient... Il n'y avait pas un lieutenant par exemple qui avait une voiture civile à l'époque. Tous les lieutenants marocains... le soir pour rentrer chez eux, on les amenait dans des jeeps. Et le matin, ils partent aussi dans les jeeps. Par la suite, ce sont des gens qui se sont retrouvés avec des millions, des milliards, des fermes, des... tout ! Mais jusqu'à présent...

AHMED NOKRI – Si j'ai bien compris, est-ce que vous faites allusion à certains officiers tels que Hofir ?

Exactement. Oui, oui. Hofir, il était avec moi en Indochine, il était... commando ! Il était... lieutenant, il commandait un commandement. Tout est connu... J'ai lu, par exemple, j'ai lu son livre là, le conseiller général Hofir il est né en Suisse... Parce que j'ai deux enfants en Suisse...

ANNE-CECILE GODARD – Donc, justement vous n'étiez pas forcément d'accord avec le la nouvelle armée ?

Parce que ces gens-là, ils nous ont maltraités. Avec le protectorat, on était bien traités, c'est vrai.

À l'Armée royale, j'avais le grade d'adjudant-chef, et des gens que j'avais formés sont sortis avec le grade de co-lieutenant-colonel, de commandants. Jamais, ils n'ont voulu me promouvoir, parce que je défendais des militaires, des 2^{ème} classe, « *Vous pouvez le punir, mais il faut lui donner sa part, il faut qu'il soit quand même bien traité. Si vous voulez le punir mais il faut que vous lui donniez sa part, il faut qu'il soit quand même bien traité, qu'il ait tous ses droits : sa solde, sa nourriture.* » Alors, ces gens, ces fils de notables n'étaient pas contents.

Au départ, vous n'étiez pas forcément d'accord avec cette nouvelle armée...

Non... Parce que ces gens-là, ils nous ont mal traité, alors qu'avec le protectorat on était bien traités, c'est vrai. On avait quand même un endroit, on avait tout... il y avait tout ! Que, en temps d'indépendance, c'est normal, les premières années et tout... il y avait rien de... Tout était mélangé, celui qui a son beau-frère, ou son frère, ou son cousin...il monte de grade et tout...

Mais moi, par exemple, je me trouvais à l'Armée royale au grade d'adjudant-chef, que j'aidais... les gens que je formais moi, ils sont sortis avec des grades de co-lieutenant, colonel, de commandant. Moi je les ai formés ! Alors que moi je suis sorti avec mon grade d'adjudant-chef. Ils étaient toujours...

J'ai été proposé plus de cinq fois, ils ont pas voulu me promouvoir. Pourquoi ? Parce que je défendais des militaires ! Des 2^{ème} classe.

Je disais, « *Le militaire, si vous voulez le punir... Mais il faut que vous lui donniez sa part, il faut quand même qu'il soit bien traité, bien tout, dans tous ses droits, aussi bien sa solde que sa nourriture et tout...* ». Alors ils étaient pas contents ces gens-là justement. Ces fils de notables-là !

D'accord... Donc au départ, vous n'étiez pas accepté dans l'armée marocaine ?

Non, j'ai regretté ! J'ai été accepté. Seulement, au fond de moi-même, j'ai regretté. C'est là... c'est là où je me suis rappelé des paroles du colonel quand il m'avait dit,

« Tu vas voir ce qu'il va arriver à ton pays ». C'est là, j'ai dit, « Voilà ! ». Donc les paroles du colonel, c'était juste, et j'ai vécu ces gens-là moi.

AHMED NOKRI – Je voudrais juste revenir, quand vous étiez en Indochine, il y avait un certain Maâroutf. Certains anciens combattants ont parlé de cette personne, est-ce que vous pouvez nous en parler un petit peu vous aussi ?

Oui, parce que ce Maâroutf, il était... il était je crois un sergent... Il préparait les repas des officiers, donc au mess des officiers. Et ce monsieur, les officiers le prenaient... surtout, il y avait trois ou quatre capitaines qui pouvaient pas le voir et ils l'insultaient toujours et tout et tout... Il a beaucoup réfléchi, il a beaucoup gardé son silence, il a patienté beaucoup, mais à la fin ça n'a pas marché, un de ces quatre matins... il est parti. Les officiers mangeaient, il a servi tous les repas, ils mangeaient, et lui, il a pris un truc, une mitraillette chargée et il s'est pointé à la porte du mess des officiers.

Il a dit : « Écoutez, capitaine untel, capitaine untel... Vous m'avez toujours infligé des punitions... Maintenant, je vais en finir avec vous ». Il a dit au médecin, à un capitaine aussi, il a dit « Sortez ! ». Alors, il a commencé à arroser tout le monde, il a tué beaucoup d'officiers là... et puis il s'est échappé, de suite, à l'extérieur. Il est parti parce que, à 10 mètres, à 20 mètres, on avait l'ennemi à côté, vous savez. Le type qui déserte ou qui veut les rejoindre, mais c'était tout près là !

Il n'y avait pas de mur de tout autour de la caserne, juste des fils barbelés. Il est sorti, par une sortie comme ça, il est parti, il a rejoint les Viêt, les... Chinois [les Indochinois] !

Après, parce qu'il y a des prisonniers qui m'ont dit ça... « Il a été promu, c'est normal ! ». Il défendait, à chaque prisonnier qu'ils capturaient par exemple, les Chinois [les Indochinois] ils capturaient des troupes... de l'armée française, il venait, il leur discutait, leur dire... des discours... Et surtout quand ils ont pris le roi... Mohamed V, à l'exil, il a dit, « Voilà maintenant, l'honneur qu'il vous restait... Ils ont pris le roi, il dit ça, vous faites ça, vous faites ça... Donc ces gens ils font... ». Il a créé... une méfiance totale...

À l'intérieur de l'armée.

Oui...

Pour revenir à la période où vous étiez en poste pour l'armée marocaine, vous nous avez dit que ce séjour aux Etats-Unis, vous l'avez fait après l'indépendance, donc c'est l'armée marocaine qui vous a envoyé là-bas ?

Oui, c'est l'armée marocaine, parce que, il y avait, je vous dis, la base américaine de Kénitra, il y avait les Américains là-bas.

Alors, on traitait les gens qui avaient des diplômes déjà, opérateur radio, pour faire la technicité, pour connaître le matériel de l'Amérique et tout. Moi comme j'avais plus de quatre ou cinq diplômes, j'ai été choisi pour faire la langue anglaise d'abord à Kénitra. J'ai fait trois ans. On a passé un test, on a passé l'examen, j'ai eu mon certificat d'études anglaises, et on est partis en Amérique.

Dans quelle ville et en quelle année ?

C'était en... 1965, oui. On était à... Boston je crois. Boston, oui.

Et vous y êtes resté combien de temps ?

Je suis resté un an et demi. Un an et demi, oui. Ça s'est bien passé parce que... ils étaient étonnés ces gens-là, ces Américains, quand ils apprennent qu'un militaire comme ça, il parle aussi bien l'anglais et il l'écrit aussi. « *C'était où que vous avez appris ça ?* ». Et bien j'ai dit, « *C'était au pays, chez nous... Quand même !* ».

D'accord. Donc vous y étiez en 1965, vous êtes revenu ensuite au Maroc. Vous nous avez dit que vous aviez eu 2 enfants. Vous avez 2 enfants en Suisse.

Moi, j'ai 5 enfants en tout. J'ai... deux filles... J'ai trois garçons. Mais ils sont tous instruits en français. Ce que je n'ai pas pu moi le continuer, je l'ai appris à mes

enfants. Il est ingénieur, le grand-là qui est en Suisse, l'autre... aussi il est instruit. J'ai l'autre qui est chef de poste dans une grande société à Rabat. C'est lui qui s'occupe de la Tanger Med, au Maroc, le port, le grand port de Tanger, actuellement même, ça fait trois ans qu'il y est.

Les deux filles, la grande, elle est dans une grande société, au Maroc, une société française. Elle s'occupe du secrétariat, elle s'occupe de tout, aussi bien, en anglais, en français, qu'en arabe. Et l'autre, la petite, elle est enseignante, elle est à l'Education Nationale. C'est très bien. Ma femme aussi, c'est une enseignante. Elle est à la retraite... ça fait deux ans qu'elle est en retraite.

Vous vous êtes mariés au Maroc ? Vos enfants sont nés au Maroc ?

Oui, oui. Moi j'allais me marier avec une Française c'est vrai... Parce que quand je suis arrivé à Saumur, j'ai passé quelque temps à Saumur, j'ai fait la connaissance d'une fille. Alors, ça marchait très bien, malheureusement mon père, il n'a pas voulu, parce qu'il fallait passer par le père, pour le mariage. Je lui ai dit... « *C'est une jolie fille, elle a une très bonne famille et tout, et tout, et tout...* ».

Il me dit, « *Non, parce que, moi je vois la question des enfants...* ». Il me dit, « *Quand vous allez avoir des enfants, comment ça va se passer ?* » Mais je lui ai dit que moi, maintenant, je ne voyais rien que de la charmante, parce qu'elle était très belle... Il a refusé, bon, j'ai laissé tomber, malheureusement. Et après, je me suis marié, j'ai pris connaissance avec ma femme, au Maroc, oui, oui.

En quelle année, vous êtes-vous marié, c'était après...?

J'étais marié en 57.

Donc après la guerre ?

Oui, après la guerre.

Et après l'indépendance aussi ?

Oui c'est ça. Après... ça a été ma femme. Elle était aussi... fonctionnaire dans le Ministère de l'Education Nationale. C'est normal, j'ai fait connaissance comme chacun prend connaissance avec des filles, ça a commencé par nana... ! Après, on s'est mariés. J'ai des enfants, ils sont tous très bien, ils sont tous instruits, ils gagnent leur vie très très bien.

AHMED NOKRI – Quand on dit « Ils sont tous instruits », ça veut dire qu'ils ont fait des études à l'université...?

Oui... Par exemple, la grande fille... et la petite, elles sont passées par l'enseignement privé, j'ai payé, elles allaient dans les écoles des sœurs-là, au Maroc. J'ai payé 40 000 francs par exemple par mois, c'était ma femme qui travaillait. On avait discuté une somme pour les écoles, pour les enfants, et l'autre, bien sûr, pour la nourriture, pour le loyer, pour ainsi de suite...

ANNE-CECILE GODARD – A présent, nous allons parler de votre arrivée en France. Donc, vous nous avez dit que vous êtes venu en France pour plusieurs stages quand vous étiez encore service de l'armée française. Après l'indépendance, est-ce que vous êtes retourné en France ?

Je suis arrivé le 21 juillet 2009, à Bordeaux, ici. Parce que c'est la seule ville que je n'ai jamais connue, c'était la première fois. Et avant de venir... ça fait quatre ans que je devais venir à... Bordeaux-là, pour le foyer des combattants, quatre ans. Mais mes fils, ils n'ont pas voulu, aussi bien ma femme que mes enfants. Surtout les enfants en Suisse. Ils m'ont dit, « *Ecoute, c'est pas la peine parce que...tu vas commencer à préparer ton manger. Maintenant, tu es vieux... 76 ans... Ça vaut pas le coup ! Tu veux de l'argent ? On te donne de l'argent, c'est pas la peine...* ». Ça fait quatre ans... Donc, ma femme et mes enfants, ils ont refusé carrément et j'ai suivi...

Mais cette fois-ci en 2009, il y avait un monsieur-là qui était un voisin, juste à côté, il était à l'armée française aussi, il était en Indochine, il est venu avant moi. Lui, il est resté trois mois ici, il a eu sa permission, il est reparti au Maroc.

Alors, arrivé au Maroc, il est venu me voir et il me dit, « *Pourquoi toi tu refuses d'aller en France, parce que tu as fait l'Indochine, tu as les droits, tu as tout ce qu'il faut.* ». Je lui ai dit, « *Moi j'ai peur que je pars en France, et à la dernière minute, on me dit, « Voilà, vous n'avez pas de droits », je retourne au Maroc* ».

Il m'a dit, « *Non, ça je te garantis, tu as fait l'Indochine, automatiquement tu seras accepté.* ». Alors, j'ai dit à ma femme, à mes enfants, « *Écoutez, cette fois-ci, je tiens ma parole, il faut que je parte, il n'y a rien à faire !* ». Et c'est pour ça qu'à la dernière minute, ils ont crié, ils ont dit... Mais j'ai pas voulu. J'ai dit, « *Il faut que je parte !* ».

C'est tout récent donc cette venue en France. Est-ce que votre ami vous avait donné l'adresse de ce foyer ?

Non, il m'a accompagné, parce que, je vous dis, il a passé trois mois de permission, et il devait rejoindre. Il a eu sa période de trois mois ici, il reste deux mois là-bas au Maroc, et il rejoint ici au foyer. Et il me dit, « *Bon, tel jour je vais partir. Si tu veux, tu viens.* ». Alors j'ai demandé le... le visa. Le visa, ils n'ont pas voulu... c'est passé par l'intermédiaire de mes enfants... en Suisse.

Et j'ai débarqué ici, avec lui, à Bordeaux. Une fois arrivé là, quand j'ai voulu faire... la carte de séjour, avec tout le dossier, mes papiers, je suis parti à la Préfecture. La Préfecture, il y avait un jeune monsieur-là, il a pris mon dossier, il arrive, il me dit, « *Monsieur, vous n'avez pas eu le visa pour la France...* ».

Mais je lui ai dit, « *Écoutez, moi j'ai mes enfants en Suisse, je viens ici en France, moi je me suis dit que c'est pas la peine de faire deux visas... Un ça suffit ! Je reste ici, je vais voir mes enfants, et ensuite, je pense que la Suisse est rentré dans Schengen, donc c'est tout à fait logique !* ». Alors le monsieur, il...s'énervait... Je lui ai dit, « *Oui, ça, c'est logique ce que je dis !* »... « *C'est bon, restez là-bas* », il me dit !

Il m'a donné une chaise, je suis resté, il a été... dire à des femmes, des vieilles femmes, « *C'est tout à fait logique...* ». Mais il a voulu... me balancer le monsieur ! Je lui ai dit, « *Écoutez, moi, je crois que je suis en plein droit, vous n'avez pas besoin de me dire tout ça...* ». Et alors, après, il me dit, « *Bon ça va, c'est accordé !* ».

Et justement, pourquoi vous teniez si fort à venir en France ?

Mais pour mes droits ! Parce que j'ai bossé quand même à l'armée française. Je dois quand même... Je ne sais pas moi, parce que, j'ai pas quinze ans, d'accord, mais j'ai passé quand même plus de quatre ans, j'ai le droit quand même d'avoir une petite retraite, j'ai le droit d'avoir une... retraite de combattant.

Donc, il fallait que je vienne ici ! Parce que j'ai écrit deux ans avant... avant de venir en France ! Deux ans j'ai écrit, ici à Bordeaux, j'ai écrit partout, en leur demandant que si j'ai le droit à quelque chose, donnez-le-moi. Ce n'est pas la peine que je vienne en France, je reste dans mon pays, et vous me donnez ce qui est mon droit, c'est tout.

Et ils m'ont dit... Des courriers, deux ans je vous dis, j'ai écrit, ils me répondent, j'écris, il faut tel papier, il faut tel dossier... J'ai fourni tous les dossiers ! Et à la fin, on me dit, « *Ah, monsieur, vous n'avez pas le droit, vous n'avez pas participé à l'Algérie, vous n'avez pas...* ». Un chantage... J'ai laissé tomber tous ces papiers, il y en a même que j'ai déchiré... Jusqu'à l'arrivée de ce monsieur-là, qui m'a dit, « *Tu as fait l'Indochine, tu as droit !* ».

Quand je suis arrivé là, c'était juste. J'ai donné mon dossier, j'ai été surpris personne ne m'a dit, « *Non* ». Pourquoi ils m'ont refusé ça pendant deux ans où j'ai écrit ? Je sais pas.

Après toutes ces années passées au service de l'armée française, est-ce que vous regrettez cet engagement ? Si c'était à refaire, vous le referiez ?

Oui, je le referais franchement. Oui, j'ai pas regretté du tout. Oui.

AHMED NOKRI – Moi j'ai juste une question, parce que, quand même, on peut dire, c'est grâce aux études, à l'instruction, que vous vous battez très, très bien, et ça vous a permis d'être bien considéré. C'est le meilleur, je dirais, outil, pour lutter, pour ses droits. Et il faut continuer... !

Non, moi, je continue jusqu'à présent, ça c'est vrai... C'est vrai, grâce aux études... Autrement dit, si j'étais illettré comme tout le monde, je ne serai pas arrivé jusque-là, c'est vrai... Mais, je continue, je continue mon travail malgré tout. Arrivé ici, je leur dit d'ailleurs, carrément, moi, je voudrais bouger, je voudrais travailler, c'est vrai ! Il y a des gens qui ne veulent pas bouger, pas travailler, ils sont vieux d'accord, ils sont fatigués, mais moi je me porte quand même bien, je marche très, très bien... N'importe quoi je pourrais le faire, franchement.

Je l'ai dit à M. Le Directeur, je lui ai dit, « *Ecoutez, moi, n'hésitez pas, si vous avez quelque chose à faire, volontiers je le ferais !* »

ANNE-CECILE GODARD – Et alors, par rapport à ces années d'engagement, quel est le montant actuellement de votre retraite ?

À l'Armée royale ?

En France.

Je sais pas, je n'ai pas touché un sou... Je suis encore très pauvre, je n'ai pas touché un sou... !

Donc, justement, vous allez attendre que les démarches se fassent, que ce droit soit débloqué. Qu'est-ce que vous pensez de la vie ici en France maintenant que vous êtes ici, à Bordeaux ?

Oui, la vie... C'est vrai, il y a des choses ici... Parce que d'abord, en France, les gens ils sont presque bien payés, même les gens au chômage, par exemple, c'est compté, ils sont bien payés. C'est tout-à-fait le contraire chez nous, on n'est pas bien payé,

pas autant qu'un Français, vous savez... La vie... la vie est moins chère, il y a tout ce qu'il faut, il y a de tout.

Par exemple, je vois les tomates qui se vendent à... je ne sais pas... 1 euro... Alors que chez nous, malgré qu'on cultive des tomates, des pommes de terre de tout, de tout, il y a des moments où ils arrivent à faire les...10 dirhams, 1000 francs. Oui. Mais je trouve que c'est tout à fait... c'est bien quoi ici, la vie ça va... Pour les gens qui travaillent, qui gagnent de l'argent, mais celui qui n'a rien... eh bien... !

D'accord. Est-ce que cette vie ici, pour l'instant vous satisfait, ou est-ce que vous souhaitez retourner au Maroc ?

Bon, je souhaite retourner au Maroc, pour amener ma femme parce que j'aime mieux que ma femme soit avec moi, c'est vrai... mais que je restes ici, parce quand même, il y a une liberté, il y a... il y a tout, il y a beaucoup de choses différentes. Je préfère que ma femme soit avec moi.

Entre temps, je ne sais pas s'ils accordent, par exemple, une carte de séjour ici, je sais pas... J'ai pas encore fait, mais je vais demander. C'est facile d'avoir... le visa, c'est facile, peut-être que je passerai par mes fils qui sont en Suisse. Mais la carte de séjour ici, je ne sais pas s'ils l'accordent. On verra bien... !

L'entretien, maintenant, va se terminer, nous vous remercions. Est-ce que vous voulez rajouter quelque chose ?

Ah, J'ai tout dit ! Ça, je remercie beaucoup la France. Le Maroc et la France sont toujours liés... de très, très, très bonnes relations... On était toujours d'un côté... aussi bien l'un à côté de l'autre, Marocains et Français. Je suis content.

Merci M. SEFFOUR

Je vous en prie.